

Sur les chemins de ce pays

Akos Verboczy

Number 81, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93729ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Verboczy, A. (2020). Sur les chemins de ce pays. *L'Inconvénient*, (81), 47–50.

Sur les chemins de ce pays

POÉSIE Akos Verboczy

L'auteur de *Rhapsodie québécoise* rend hommage à la Nuit de la poésie, dont on célèbre cette année le cinquantième anniversaire.

Parfois
quand sur les chemins de ce pays il fait sombre
j'aime me rappeler que ce pays
je l'ai rencontré la nuit.
Plus exactement à la Nuit de la poésie.
C'était au cégep.
Dans un cours qu'on appelait
entre nous
Poésie québécoise fuckée 101.
À la fin de la session j'ai reçu une note correcte
si ma mémoire est bonne.

Dans un des premiers cours on a regardé un film.
Avant de mettre le VHS dans le lecteur
le prof n'a pas demandé si on lisait.
Il n'a pas demandé ce qu'on connaissait
il n'a pas demandé ce qu'on aimait
il n'a pas demandé d'où on venait.
Il a juste demandé à une fille assise en avant
d'éteindre la lumière.

Et la lumière fut.

La Nuit se passait en 1970
ça je l'ai tout de suite noté
à cause de l'examen.
Plus tard j'ai appris que le documentaire qui relatait l'événement
avait été réalisé par Jean-Claude Labrecque.



Sur l'écran défilaient
pendant près de deux heures
plein de poètes
en noir et blanc
que personne n'avait cru bon jusque-là de me présenter
pour des raisons pédagogiques.

Je ne comprenais pas trop ce qu'ils racontaient.
Pourtant j'avais l'impression d'avoir
un peu
saisi
quelque part durant ce cours
– en les regardant, en les écoulant –
ce qu'était ce pays qui n'en était pas vraiment un.

Les poètes montaient sur scène l'un après l'autre.
Au début je cherchais à quoi tout cela rimait.
Et là est apparue Michèle Lalonde
et je pense avoir compris
un peu.

Elle n'arrêtait pas de répéter
Speak white
Speak white
Speak white

comme une ritournelle obsédante.
Mais si elle répétait ces mots
c'est parce qu'elle ne voulait plus jamais les entendre.
(J'ai noté  a sur une feuille mobile.)
Et c'est vrai que  a changeait
des *chants rauques des ancêtres*
et du *chagrin de Nelligan*.

Il y avait un plus vieux.
Miron.
Il disait qu'on n'est pas arrivé pour arriver
mais pour commencer par arriver
quelque part
pour cesser de tourner en rond
ou quelque chose comme ça.
J'étais pas certain de suivre
mais tous devant lui semblaient comprendre
où il voulait en venir.

Le suivant s'appelait Godin.
Lui, il en avait eu son
couleur  d'ardent voyage
de ces coquerelles de parlement
des patineurs de fantaisie
des zigonneux d'élections
et des tarzans du salut public...

Et j'en passe un paquet
car vraiment
lui
il était tanné de beaucoup de monde.
Et bizarrement, je le comprenais.

C'étaient des voix agitées
révoltantes et révoltées.
Ce n'est pas pour rien que Trudeau les a mises en prison
quelques mois plus tard
avant qu'il ne devienne père
des droits
des libertés
et d'une vedette d'Instagram.

Mais c'est surtout le souvenir d'un autre poète qui me revient.
Un certain Claude Gauvreau qui
je trouvais
(mais je l'ai dit à personne)
ressemblait à Jacques Parizeau.
Encore aujourd'hui la parenté m'est évidente.
Mais sa poésie
ça ressemblait à rien.
Ça ressemblait à ça :

*jôquoimoil nontonduc allessande rébrér
novaképalès Djvoriadjiana Kuntroubel
tétrapâte jonsel nilâcoua alrivage
akdoc cousine-germaine déplaatz
circuitz monse dobo lévil-clair*

Le moins qu'on puisse dire est que ce n'était pas clair
et que ce poète avait l'art
de compliquer la prise de notes.
Mais je trouvais ça drôle
et même assez beau.
Un gars dans la classe a lâché
kessessa tabarnak
et on est tous partis à rire.

Le prof n'a rien dit
mais à en juger par son expression
il était convaincu ce jour-là
d'avoir mérité
son salaire et ses avantages sociaux
même s'il n'a fait qu'appuyer sur un bouton.

Pis Gauvreau a enfin terminé ses poèmes
qu'il disait purs.
Il a quitté la scène
sous les applaudissements
et quelques huées.
On scandait son nom.
Le poète est réapparu sur scène
pour avoir le dernier mot.
Il a repris place sous les projecteurs
le torse bombé derrière le micro
pour ajouter d'une voix forte
pour mettre fin à toute ambiguïté :

*Et d'ailleurs,
Vive le Québec.
Vive la création.
Vive l'universel.*

Ces mots
leur rythme
leur précision
résonnent encore dans ma tête.

Cette Nuit de la poésie a aujourd'hui cinquante ans.
Mon DEC en sciences humaines en a vingt-cinq.
La première fois que j'ai vu ces images
elles paraissaient vieilles
aujourd'hui elles me semblent plutôt actuelles.

Je repense aujourd'hui à tout ça
quand
sur les chemins de ce pays
il fait sombre.
En ce pays de la loi sur la clarté
avec ses voix éteignoirs
ses voix illuminées.

Je repense à tous ces mots
– et à plus encore –
entendus dans une salle de classe
pendant qu'on tâte
à gauche et à droite
à chercher les voies
idylliques médiatiques stratégiques mécaniques
pour faire avancer une locomotive au ralenti
pendant que ses wagons
un par un
se détachent.

Je repense à tous ces regards
rivés sur la petite télé de cette salle de classe
rivés sur ces visages de poètes
ces visages d'hommes
ces visages de femmes
debout
sur la scène du théâtre Gesù.

Et je me souviens
que c'est dans les clairs-obscurs
qu'apparaît la lumière
au bout du tunnel. ■

Akos Verboczy est né en Hongrie et est arrivé au Québec à l'âge de onze ans. Après des études en sciences politiques, il a été agent de développement en participation citoyenne, commissaire scolaire et attaché politique de la ministre de l'Immigration et des Communautés culturelles et responsable de la Charte de la langue française. Il a publié, aux Éditions du Boréal, *Rhapsodie québécoise. Itinéraire d'un enfant de la loi 101* (2016).